

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON,

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »

Sommaire

M. Edouard Ducret	LA RÉDACTION.
Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Grand-Théâtre	X.
Le Bouvreuil (petit récit élégiaque).	G. MONAVON.
Libre Chronique.	FRANC-SILLON.
P'ume et Pinceau.	TONY D'ULMÉS.
L'achetés (sonnet).	JULES TROCÇON.
Ceux qui restent.	J. ALESSON.
Coup de Soleil (monologue)	R. TRÉMADEUR.
Oubli (poésie).	F. DE ROCHER.
Bulletin financier	X.
Caveau Lyonnais. — Concours littéraire.	

CAUSERIE

C'est de Vichy, où je suis venu voir un ami, que je devrais dater cette causerie.

Vichy est une station thermale particulièrement fréquentée par les Lyonnais, aussi je rencontre au Parc beaucoup de visages connus, et je vois, entre les mains des promeneurs, nos diverses feuilles locales, désignant ainsi l'origine lyonnaise des baigneurs.

A ce propos, permettez-moi de faire à mes confrères une petite observation, ils s'occupent beaucoup de politique générale, mais en ce qui concerne les baigneurs, pas assez de choses locales. Quand on est éloigné de son pays, c'est surtout de lui qu'on voudrait entendre parler, et nul potin n'est indifférent, car en raison même de l'éloignement, on se sent pour sa ville natale une tendresse que souvent on ne soupçonnait pas. On se permet soi-même d'en critiquer les travers et les ridicules, mais si cette critique est faite par un étranger, on ne le tolère pas. Le chauvinisme — qu'on est disposé à railler — vous envahit toujours lorsqu'on se trouve en pays étranger. Cette remarque a été faite depuis longtemps.

A Vichy, on vient spécialement pour les maladies d'estomac, or ces maladies sont souvent fréquentes chez ceux qui s'occupent de travaux intellectuels. De cette observation il semblerait découler qu'il n'y a à Vichy que des gens d'esprit, or, ici comme ailleurs, les imbéciles sont en majorité, et je n'ai pas eu à chercher pour en découvrir une collection variée.

Parmi ces imbéciles, il en est de particulièrement insupportables, ce sont ceux qui, ayant une grande fortune, se sentent en pays conquis. Dans une station thermale, où tout se vend où tout s'achète, où on n'est en apparence quelqu'un que par son luxe, ceux qui font le plus tapage sont naturellement les parvenus de date récente, qui ont encore la grisserie de la richesse. Comme le corbeau de la fable, ils feraient bien de ne pas ouvrir la bouche, car leur langage est loin d'être conforme à leur plumage; ils parlent parfois en effet une langue fantaisiste démontrant amplement que, en leur jeunesse, l'instruction n'était ni gratuite ni obligatoire.

C'est Alex. Dumas père, je crois, qui a dit : « L'aristocratie de naissance et l'aristocratie d'intelligence sont sœurs; l'aristocratie d'ar-

gent, elle, n'est qu'une bâtarde. » Quoique l'aristocratie de naissance ait, dans notre pays égalitaire, perdu un peu de son prestige, l'axiome formulé par Alex. Dumas est encore vrai; il y a une chose qui manquera toujours aux parvenus, c'est l'éducation qu'on n'achète pas, comme des chevaux, après fortune faite.

Les fortunes s'improvisent si vite à l'heure actuelle, que la richesse a perdu le prestige qu'elle avait, alors qu'il fallait un certain temps pour l'acquérir. Je me rappelle qu'à l'époque de l'Union générale, on me montra un garçon de café qui avait gagné huit cent mille francs à la Bourse. Eh bien! croyez-vous que cela m'inspirait le moindre sentiment de déférence pour ce personnage? Il restait à mes yeux ce qu'il était la veille, un simple garçon de café, et je vous prie de croire que je n'aurais pas voulu l'admettre dans mon intimité, car si, suivant un proverbe « il faut des époux assortis dans les doux liens du mariage », il faut aussi avoir des relations assorties par les goûts et l'intelligence. La société d'un homme d'esprit — n'eût-il pas un maravédis — m'est beaucoup plus agréable que celle d'un imbécile, fut-il millionnaire.

Du reste — à mon avis — il faut être soi-même un peu bête pour s'incliner devant la situation que donne seule la fortune, et pour ma part je trouve plein de sens ce proverbe russe : « On reçoit quelqu'un d'après l'habit qu'il porte, mais on le reconduit d'après l'esprit qu'il a montré. »

Vichy se multiplie pour amuser ses invités; il y a chaque jour de nouvelles fêtes qui, à en juger par les courses qui ont eu lieu hier, manquent un peu d'élégance.

Dès huit heures du matin — on est matinal à Vichy à cause du traitement à suivre — un concert a lieu dans le parc, on en donne un second à deux heures, enfin le soir troisième concert ou spectacle au Casino.

Ce soir même on joue le *Flibustier* avec M. Worms et sa femme M^{lle} Baretta. Je me demande avec quelque inquiétude ce que pourra bien être cette représentation par la façon dont seront remplis les autres rôles : ainsi celui du vieux marin que M. Got remplissait avec un talent supérieur à Lyon, est tenu par M. Fillod, un ancien artiste dont les habitués des Célestins ont certainement gardé le souvenir, car ils en ont rarement vu un plus mauvais. Peut-être M. Fillod s'est-il bonifié en vieillissant comme le vin.

M. ÉDOUARD DUCRET



M. Ducret est né à Paris le 17 janvier 1854. L'affaire qui l'a conduit sur les bancs de la cour d'assises, en compagnie de Norton, vient de passionner vivement l'opinion publique.

L'interrogatoire nous apprend qu'il a déjà subi deux condamnations : une à trois mille francs d'amende pour attentat aux mœurs et une autre à trois cents francs. Cette fois, la peine encourue est plus grave : car le tribunal lui inflige une année de prison et cent francs d'amende.

Il résulte de l'ensemble des débats que les documents, rédigés d'abord par Ducret, étaient ensuite traduits en anglais par son complice Norton.

Cette audience a été fertile en incidents : des membres de l'ancien Parlement, un diplomate, plusieurs journalistes ont tour à tour défilé à la barre des témoins.

Ces représentations — avec des étoiles en vedette — et des artistes médiocres pour leur donner la réplique, ont le privilège de m'agacer tout spécialement. Elles me font l'effet d'un bel habit avec une tache dans le dos. Mon esprit ne peut pas détourner son attention de la tache. Je ne vois qu'elle.

Quoiqu'il en soit je dois constater, en chroniqueur impartial, que le théâtre du Casino est fort suivi. Il est impossible d'y trouver une place, si on n'a pas eu la précaution de retenir un fauteuil. On est ici pour soigner sa santé, mais aussi pour s'amuser, et comme les gens qui ont bon appétit ne sont pas difficiles sur la nourriture, les gens voulant s'amuser ne sont pas difficiles sur les amusements.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

On parle de la résurrection possible de l'opéra italien à Paris, et cette fois ce serait à l'Opéra qu'auraient lieu les représentations organisées par M. Sonzogno, le célèbre éditeur italien.

On a annoncé l'affaire comme conclue.

C'est trop se presser, d'après les déclarations de M. Gailhard lui-même, que voici :

« Il n'y a pas eu d'engagement ferme, il n'y a pas eu de traité de signé, il y a eu échange de vues tout simplement.

« Les directeurs de l'Opéra avaient l'intention de donner pendant le printemps, et les soirs où l'Opéra ne joue pas, des représentations d'opéras étrangers. M. Sonzogno est venu nous soumettre ses idées, nous l'avons accueilli comme un homme de son importance a droit de l'être et il se pourrait, si nos projets passent du domaine de la théorie dans celui de la pratique, que ce soit à M. Sonzogno à qui nous conférons le droit de produire sur notre scène les opéras nouveaux d'Italie. »

* *

La saison prochaine :

L'Opéra-Comique annonce pour la saison prochaine deux reprises importantes, *Paul et Virginie* et *Iphigénie en Tauride*.

Quant aux nouveautés, on promet, avec *l'Attaque du Moulin*, de M. Bruneau, la *Femme de Claude*, d'après M. Dumas, musique d'Albert Cahen; *Evangeline*, musique de M. Xavier Leroux.

M. Jean Richepin vient de terminer un drame intitulé *les Jacques*, où il met en scène un épisode de la jacquerie. Ce drame est destiné à la Comédie-Française.

Le théâtre du Chatelet donnera une grande opérette de M. Chivot, musique de M. Edmond Audran, titre : *la Princesse blonde*.

Le Palais-Royal jouera en octobre une comédie en quatre actes de MM. Henri Meilhac et Saint-Albin : *Leurs Gigolettes*.

Le dramaturge Ibsen aura deux pièces représentées cet hiver à Paris : *Romersholt* et *l'Ennemi du peuple*.

* *

A la distribution des prix aux lauréats des concours de musique et de déclamation, au Conservatoire national, le ministre, M. Poincaré a prononcé un discours où il a parlé des réformes qui doivent rajeunir l'institution du Conservatoire.

Ces réformes, que M. Ambroise Thomas a sollicitées le premier, ont été étudiées par une commission.

L'administration, faute de ressources, n'a pu mettre à exécution cette année le programme nouveau. Mais une solution, malgré tout, est prochaine. On améliorera la situation des professeurs pour réduire l'effectif des

classes et pour créer les cours dont le besoin a été reconnu.

Les programmes d'enseignement seront établis, dans les deux ordres d'études, par un conseil supérieur où entrèrent, à côté du directeur, des professeurs, des membres appartenant à l'administration et des compositeurs ou instrumentistes, des auteurs dramatiques, des critiques, etc.

Voilà pour les réformes utiles. Le Conservatoire n'a pas d'autre objet que d'apprendre aux élèves les règles essentielles de leur art. Il n'est pas une école d'originalité et d'inspiration parce que l'originalité ne s'acquiert pas et que l'inspiration ne s'enseigne point. « Mais aux natures les plus originales et les mieux inspirées il peut et doit donner la méthode, l'ordonnance, l'harmonie intellectuelle et artistique. »

* *

Voici la liste des prix spéciaux attribués à quelques lauréats des concours du Conservatoire, par suite de legs et dons :

Prix Nicodami, 500 fr. à M^{lle} Grumbach, premier prix de tragédie, premier prix de comédie.

Prix Guérineau, 300 fr., partagé entre M. Bartet, premier prix de chant, et M^{lle} Lafargue, premier prix d'opéra.

Prix Georges Hainl, 900 fr., M. Hérouard, premier prix de violoncelle, à l'unanimité.

Prix Popelin, 1,200 fr., partagé entre M^{lles} Pignata, Desmoulins, Baillet et Fernet, premiers prix de piano.

Prix Ponsin, 435 fr., M^{lle} Camm, élève de la classe de déclamation.

Prix Henri Herz, 300 fr., M^{lle} Desmoulin.

* *

La Comédie-Française en voyage.

La représentation donnée à Pézenas, en l'honneur de Molière, a été très belle. Grand succès pour Coquelin cadet dans Argan.

Le lendemain a eu lieu un déjeuner au domaine historique de la « Grange-des-Prés », qui appartient naguère au prince de Conti.

La Comédie, après avoir triomphé à Pézenas, a joué à Nîmes la *Fille de Roland*. M. et M^{me} Henri de Bornier, qui habitent en ce moment un château près d'Aymargues, assistaient à la représentation.

* *

Il est dès à présent décidé que M. Siegfried Wagner — le fils de M^{me} Cosima Wagner et de l'illustre compositeur allemand — conduira l'année prochaine l'orchestre à l'Opéra de Bayreuth et aux représentations extraordinaires des œuvres wagnériennes en Allemagne.

* *

Reliques shakespeariennes.

On vient de vendre une chope à bière et une canne que le poète avait léguées comme souvenir à sa sœur.

La chope est couleur crème. Elle a 22 centimètres de hauteur et est ornée de huit sujets mythologiques.

Quant à la canne, elle n'a rien d'original, ni de particulier, mais elle mesure 1 m. 30, selon la mode de l'époque.

Les deux objets ont atteint le joli chiffre de 3,200 francs.

* *

Nous avons parlé — dans notre dernier numéro — du procès en contrefaçon, intenté par M. Choudens et plusieurs autres éditeurs de musique à M. Ulmann, fabricant de pianos.

Le pianista est un carton perforé se déroulant sur un cylindre approprié qui permet aux joueurs d'orgues de Barbarie et de pianos mécaniques de moudre ou hacher les airs d'opéra et autres dans les concerts en plein vent dont ils nous gratifient.

Mais le tribunal a rejeté la demande des éditeurs. Il a considéré que, si la loi de 1793 consacrait un droit exclusif aux compositeurs sur la reproduction de leurs œuvres, la loi du

16 mai 1866, édictée principalement en faveur de la Suisse, avait dérogé à ce principe à l'égard des instruments qui jouent mécaniquement des airs de musique. Les cartons perforés fabriqués par M. Ulmann rentrent évidemment dans les prévisions de la loi : ils étaient déjà connus à cette époque, comme en témoignent les paroles de l'un des orateurs entendus dans la discussion, M. Achille Jubinal.

Ces pianistas ne peuvent, d'autre part, tenir lieu de partitions d'opéra, à cause de leur prix élevé, à cause également de l'extrême difficulté qu'on aurait à les déchiffrer. Les considérer comme une édition contrefaite, ce serait rendre inutiles les mécaniques sur lesquelles ils se déroulent, et méconnaître ainsi, sinon le texte, au moins la pensée de la loi de 1866.

Cette décision, sans doute équitable, ne sera guère goûtée de ceux qui craignent la musique industrielle et automatique des pianos roulants et des orgues portatives

P. B.

GRAND-THÉÂTRE

Les représentations de la troupe de tragédie ont complété cette semaine la série des représentations que la Comédie-Française devait donner à Lyon. Elles ont obtenu un grand succès dont il n'y a pas lieu de s'étonner.

La tragédie, en effet, a un public spécial composé, pour une bonne part, de jeunes gens et de jeunes filles qu'on ne conduit pas d'ordinaire au théâtre et pour lesquels on fait exception en faveur de ce qu'on est convenu d'appeler le classique. Il y aurait beaucoup à épiloguer sur ce point, mais la question mériterait d'être développée un peu longement. Un autre motif a contribué aussi au succès de la tragédie : la présence de Mounet-Sully, artiste à panache, — c'est-à-dire ayant bien sa personnalité. Aussi M. Mounet-Sully, qui était surtout l'artiste qu'on était curieux de voir, a-t-il été le héros des deux soirées dont je parle.

La *Fille de Roland* n'était point, comme certains de nos confrères ont paru le croire, une nouveauté pour les Lyonnais. Cette tragédie a été représentée il y a quelques années à Lyon, mais, je dois le dire, avec un médiocre succès. Il faut, en effet, des artistes rompus à ce genre, dans lequel il est facile de tomber dans le ridicule : aussi n'est-ce qu'au Théâtre-Français, où on a des comédiens experts, qu'on peut jouer la tragédie.

Comme la troupe de comédie, la troupe de tragédie s'est signalée par cette qualité d'ensemble particulière au Théâtre-Français.

X...

LE BOUVREUIL

PETIT RÉCIT ÉLÉGIQUE

L'aube en riant sortait de sa couche irisée,
Couronnant les coteaux de son éclat vermeil.
Et faisait aux rameaux tout baignés de rosée,
Pendre, en gouttes d'argent, les baisers du soleil.

Jouant dans la feuillée, une brise sonore
Secouait en passant des parfums dans les airs,
Et, sous les frais taillis qu'illuminait l'aurore,
Les oiseaux à l'envi modulaient leurs concerts.

Tout respirait l'amour, la joie et l'harmonie;
Comme un sourire, au ciel, brillait chaque rayon;
C'était le beau printemps... Une extase infinie
Semblait verser son charme à la création...

Et l'élégant bouvreuil, à l'aile nuancée,
Pour achever son nid, espoir du lendemain,
Tressait avec ardeur la laine délaissée
Par la blanche brebis aux ronces du chemin.

L'ouragan peut venir! attache, attache encore
Ce nid, ce frêle nid qu'échaufferont tes feux,
Pauvre oiseau! car, avant le retour de l'aurore,
Il faut que ta compagne y dépose ses œufs...

Ses œufs, d'où sortira ta petite couvée,
Ton bonheur, ton amour, ton unique trésor...
Il se hâte, et bientôt la tâche est achevée,
Et le bouvreuil joyeux veut reprendre l'essor...

Mais, hélas! l'imprudent, plein d'une ardeur si tendre,
S'était lié les pieds en attachant son nid!
Longtemps sa voix plaintive au loin se fit entendre,
Puis, tout devint muet lorsque le jour finit...

Plus tard, quand dépouillé de son épais feuillage,
Le grand chêne étendait ses longs rameaux mouvants,
En traversant le bois, des enfants du village
Retrouvèrent l'oiseau, triste jouet des vents.

C'est ainsi, pauvres cœurs confiants et sincères,
Qu'aux pièges de l'amour vous laissant abuser,
Vous-mêmes vous forgez ces entraves amères
Où vos jeunes espoirs et vos tendres chimères
Sentent leurs ailes d'or se prendre et se briser!

Gabriel MONAVON.

LIBRE CHRONIQUE

LA JOYEUSE COMMÈRE DE WINDSOR

Grâce au Siam — qui vient d'accepter *in extremis* notre *ultimatum*, pour passer la main à nos « chers voisins » d'outre-Manche — l'Angleterre est plus que jamais à l'ordre du jour; et ses journaux s'occupent tellement de nous depuis quelque temps, que nous ferions montre de la plus noire ingratitude — d'une ingratitude italienne — si nous négligions de nous intéresser, par réciprocité, à ce qui se passe chez elle.

Nous avons d'ailleurs tant et si grand besoin d'être édifiés par son exemple, que les lecteurs du *Passe-Temps* ne sauraient se rassasier de la bonne parole que nous leur apportons dans toute sa saveur britannique.

A moins d'être ignorant comme une des carpes que Fontainebleau propose à l'admiration de M. Carnot — lequel, depuis quelque temps, imite leur mutisme — chacun sait que la Grande-Bretagne est le pays le plus *libre* du monde... au moins dans une des acceptions du mot.

La preuve en est que — tout récemment — à Belton, un coiffeur a été traduit devant le tribunal et condamné à l'amende pour avoir rasé deux clients un dimanche matin, délit prévu par une loi votée sous Charles II interdisant à tous commerçants de se livrer à des occupations mondaines pendant le jour consacré au Seigneur, à moins qu'il ne s'agisse de travaux d'urgente nécessité.

Le tribunal a décidé: 1° que le coiffeur est un commerçant; 2° que d'être rasé le dimanche, ce n'est pas une nécessité; et il a, en conséquence, condamné l'infortuné barbier à l'amende et aux frais.

Aussi le Seigneur protège visiblement l'Angleterre, en dotant ses hommes d'Etat de la faculté de « rouler » les nôtres depuis des siècles. Juste châtement de notre impiété.

Tandis que nous passons le dimanche à nous

vautrer dans l'orgie et la débauche — comme le faisait si bien remarquer le journal conservateur du North-Buckinghamshire, luttant contre la candidature de M. Herbert-Samuel-Léon, qui avait osé parler de liberté religieuse: « M. Léon désire voir établir en Angleterre, la « liberté qui règne en France. Il désire voir les « courses de chevaux et la débauche se donner « carrière pendant le jour consacré à Notre- « Seigneur! les lois foulées aux pieds! les « assassinats commis sous les yeux des auto- « rités impuissantes, ou effrayées de faire leur « devoir! (Textuel).

Pour un peu plus on lui chantait, à ce pauvre M. Léon:

Mon p'tit Léon, voilà que tu glisses
Sur le chemin des vieux farceurs,
Tu veux manger des écrivains
Au café des Ambassadeurs...

comme ces damnés français, qui scandalisent les vertueux fils de la sainte nation anglaise, dont le repos dominical se passe à chanter avec onction — au pied des autels — des hymnes comme celui-ci:

Oh! l'agneau, l'agneau, le saignant agneau
L'agneau qui fut égorgé pour moi
L'agneau qui fut égorgé, et qui cependant ressuscita.
Le saignant agneau pour moi. (Textuel.)

Puis, chaque service se termine par cette fervente prière: « Oh! Seigneur! accorde-nous la richesse et la prospérité. »

Le dimanche, on ne pourvoit qu'aux stricts besoins de l'âme et du corps. Un ingénieux et admirable *modus vivendi* est établi entre le cabaret et l'église; il n'y a pas de concurrence possible. Quand l'église ouvre ses portes, le cabaret ferme les siennes et réciproquement.

Enfin si vous ouvrez le *statute Book* — le Code anglais et non comme vous pourriez le croire, une variété de *pale ale* — vous y trouverez cette loi fondamentale, éclose sous Guillaume III, l'ennemi acharné de Louis XIV, et dont trois siècles n'ont pas anéanti la vigueur:

« Toute personne élevée dans la religion anglicane, ou ayant adhéré à une époque quelconque de sa vie, et qui y renoncera, tombe sous le coup de la loi pénale. Elle sera privée de tout emploi civil ou militaire; elle pourra même, suivant le cas, être privée de ses autres droits et condamnée à trois ans de prison.

Rien de tel, vous en conviendrez, pour attacher les fils à la foi de leurs pères; et point ne serez étonné que l'Angleterre ait de la vertu à revendre à toutes les nations du monde, en commençant par nous ses plus proches voisins.

Malheureusement, cette vertu, qui s'épanouit si *librement* dans les brouillards de la Tamise, est un médiocre article d'exportation; car — contrairement aux grands vins bordelais qu'un voyage aux Indes bonifie encore — le cru de la vertu britannique devient une abominable *camelotte* dès qu'on le déguste sous le ciel de l'Hindoustan.

Afin d'en convaincre les plus incrédules, nous en appelons au témoignage, non suspect, du plus important organe colonial anglais:

Sous ce titre: « Comment la reine Victoria est déshonorée par ses fonctionnaires des Indes » le *Woman's Herald* publiait récem-

ment un article, dont voici le passage le plus topique, rigoureusement textuel:

« En fait, les autorités militaires aux Indes, s'occupent de recruter des pensionnaires pour les maisons innombrables qui constituent une partie essentielle et comme un département de l'administration militaire.

« La tenancière de ces établissements paraît être un véritable fonctionnaire de la couronne.

« Elle est désignée, payée, patronnée et soutenue par les autorités britanniques. Elle accompagne le régiment partout où il va; et lorsqu'elle prend sa retraite, on lui délivre des certificats de bons et loyaux services dûment signés par le colonel et le docteur (!) »

En voyant — malgré la paille que nous avons dans l'œil — quelle poutre les Anglais ont dans le leur, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer — songeant à M. Bérenger — sur l'air populaire de Pierre Dupont:

Qu'ils n'en aient pas.
Qu'ils n'en aient pas.
En Angleterre!

sinon des ceps, au moins des feuilles... de vigne.

FRANC-SILLON.

PLUME ET PINCEAU

Georges B. peintre à Paul S. peintre.

Paris, 20 novembre 1892.

Cher ami, ne viens pas voir mon tableau comme je t'en avais prié, tu trouverais ledit tableau inachevé, l'atelier en méli-mélo, un pied de poussière partout et le propriétaire décampé. Tu croiras sans doute que j'ai mis la clef sous la porte parce que mes dettes devenaient hurlantes — mes frères, jugez les autres comme vous voudriez être jugés — tu agiras en bon chrétien mais non en homme perspicace. Mes dettes, je les ai payées... ou je les payerai, le temps ne fait rien à l'affaire. Je veux tout simplement m'aérer pour chasser les microbes moraux qui pullulent dans ce Paris infect; j'ai besoin de voir du vrai jour, de la vraie lumière et de ne plus voir mon tableau qui m'agace.

Donc Odette et moi nous nous envolons vers le pays où fleurit l'oranger comme des bourgeois en classique voyage de noces... Sois tranquille, nous n'en sommes plus au sentiment pas « pouatique » pour deux sous, elle et moi, ça ne me dure jamais longtemps la « pouasie »! Nous allons faire, elle de la littérature, moi, de la peinture. Nous emportons une rame de papier blanc et un kilogramme de couleurs; tu vas voir comme nous abattons de la besogne! Et maintenant, en route! Adieu Paris, bien-aimé, adieu, la pluie, adieu, la crotte, adieu, les petits cancans, adieu, les petits potins, adieu, les petites amies et vive le ciel bleu, le soleil et la solitude!

Odette, femme de lettres à M^{me} V.

Lavalette, 25 novembre.

Chère amie, vous lirez avec surprise le nom écrit en tête de ma lettre et je gage que vous ne saurez où le prendre sur la carte. Moi aussi j'en aurais été fort empêchée il y a quelques jours. Lavalette est situé sur le littoral méditerranéen; c'est un affreux village, sale comme ne peut l'être qu'un village méridional. Et quelle plage! complètement déserte, sans un hôtel, sans une maison, sans une cabine, en plein soleil, le soleil aveuglant de par ici qui transporte Georges. Il adore la lumière, moi aussi, mais la lumière de l'âme, « Licht! noch mehr Licht! » comme disait Goethe mourant.

Nous sommes logés dans une méchante au-

berge, la seule de l'endroit et nous avons une cuisine trop couleur locale. Tout à l'huile, figurez-vous ma chère! Je souffre d'une dyspepsie, mon estomac ne supporte que peu de nourriture, mais il lui faut des mets très soignés, aussi suis-je condamnée à un jeune sévère. Georges, lui, dévore. En vérité cela me répugne! Je déteste ces appétits formidables et intrépides que rien n'effraye et qui engloutissent avec le même entrain un perdreau truffé et un ragoût de mouton à l'huile.

Georges prétend que ce village a un cachet extraordinaire, que ces rues tortueuses et dégoutantes où l'on risque à chaque instant de recevoir une tuile sur la tête — si ce n'était qu'une tuile! — sont de pures merveilles, que la cuisine est amusante, l'auberge pittoresque, bref il exulte. Quant à moi j'ai hâte de quitter Lavalette; je compte sur Nice, Monte-Carlo et les stations mondaines du littoral pour me fournir les documents d'un roman que j'intitulerai « Silhouettes cosmopolites ».

Voici Georges qui rentre avec une aquarelle qu'il trouve « très bien venue ». Je ne veux pas le contredire puisque ça lui fait plaisir, mais entre nous je ne donnerais pas deux sous de sa peinture! Parlez-moi de Bouguereau, c'est poétique, c'est gracieux, c'est fondu, voilà un peintre! tandis que Georges ne choisit jamais que des sujets vulgaires et peu intéressants comme on en voit à chaque pas et peint par grandes plaques d'une couleur rude et heurtée; cela n'a jamais l'air fini!

J'espère partir demain.

Georges B. à Paul S.

Nice, 2 décembre.

Cher ami, ah! le soleil! le soleil! Vois-tu, je deviens païen, je veux lui élever un temple, dont je serai le grand-prêtre. Sois tranquille, mon vieux, je suis bon camarade, je te réserverai un petit emploi facile à remplir et honorifique.

Nous nous sommes arrêtés dans un village idéal: des maisons aux toits cahotants, des fenêtres avec ces délicieux volets à l'italienne qui font des ombres portées nettes et vigoureuses, des loques aux couleurs crues séchant dehors... Mais quatre coups de pinceau vous donnent mieux l'idée d'un endroit que toutes les descriptions du monde; tu verras mes aquarelles.

Depuis plusieurs jours je me morfonds à Nice où l'on a fort joliment réussi à gâter la nature et qui ne m'intéresse pas. Odette veut y rester à toute force, elle est descendue dans un hôtel très somptueux, très fashionable, très cher, l'hôtel Cosmopolite, great attraction. On y trouve un échantillon de tout ce qu'il y a de plus mauvais dans toutes les cuisines et de tout ce qu'il y a de plus vilain dans tous les types. Odette a l'air de s'amuser beaucoup. Elle prétend qu'elle « réunit les matériaux de son prochain roman. » Eh bien! il sera rudement embêtant son prochain roman s'il ressemble à ce qu'on voit ici!

Je ne la crois pas très artiste. Figure-toi que pendant notre séjour à Lavalette, elle est restée tout le temps enfermée à l'auberge, le nez dans je ne sais quel bouquin. Quel sacrilège! quand il y avait tant et tant à regarder dehors! Cependant elle s'y connaît en peinture; elle a trouvé mes aquarelles bien; ce n'est pas qu'elle m'ait fait de grands compliments, mais elle n'est pas expansive... non, il faut avoir l'enthousiasme bigrement réfractaire pour ne point être en extase devant Lavalette, le village des villages, la perle de la Méditerranée!

Odette à M^{me} V...

Nice, 4 décembre.

Devinez, ma chère, ce qu'il m'a dit? J'en suis encore saisie! Et moi qui le croyais intelligent!

Hier, il pleuvait. J'avais, les jours précédents, étudié très à fond une russe et une

austro-espagnole avec lesquelles vous ferez connaissance dans mes « silhouettes cosmopolites ». Je m'installe donc à ma table, ravie d'avoir une bonne journée de travail devant moi. Georges, lui, se promenait en long et en large, tripotait un objet, puis l'autre, sifflottait, grommelait, remuant comme un écureuil et harcelant comme une mouche, si bien qu'impatientée je lui dis :

— Fais donc quelque chose!

— Quoi? Que peut-on faire? Diable de temps, fichu temps, satané temps. Je vous fais grâce de la lanterne. Georges a bon caractère, je dois lui rendre cette justice, mais quand il se met à jurer...

— Pourquoi ne lis-tu pas?

— Je lui offre « André Cornellis ».

Il le prend du bout des doigts.

— C'est court?

— Non.

— Ah! je n'aime pas les livres longs... Enfin!

Il s'assied à cheval sur une chaise près de la fenêtre et j'entends le froissement des feuillets tournés par une main impatiente.

Tout à coup, un fracas épouvantable, v'lan, voilà mon livre qui s'aplatit contre le mur, la chaise qui roule pied de ci, pied de là, et mon Georges qui se dresse ébouriffé comme un chat en colère et recommence à jurer.

— Nom de nom de nom...

— Eh bien! quoi encore?

— Quel crétin de livre! Quel abruti de bouquin!

— Comment! un livre de Bourget!

— Qu'est-ce que ça me fiche que ce soit de Bourget! Un homme meurt assassiné. Qui l'a assassiné? Voilà tout le sujet. Eh bien! qu'on me le dise un peu vite et qu'on ne me fasse pas poser trois cents pages avec un rabâchage insupportable.

— Rabâchage! l'analyse la plus fine, la psychologie la plus...

— Rabâchage, rabâchage! tout ce qui est en dehors du sujet est du rabâchage!

— Mais ce qui fait justement le talent d'un romancier, c'est l'observation, le style...

Nous avons continué la discussion et, après trois heures d'escarmouche, je me suis aperçue que dans toute sa vie il avait lu trois romans.

Et quels romans!!!

Le Régiment, de J. Mary;

Le Trompette de la Bérésina, de Ponson du Terrail;

La Comtesse Sarah, de Georges Ohnet.

C'est sur cette base qu'il édifie ses théories littéraires. Sans commentaires, n'est-ce pas, comme disent les journaux!

Georges B... à Paul S...

Nice, 4 décembre.

Mon ami, l'être le plus ennuyeux, le plus morose, le plus nuageux, le plus mécontent, le plus aigre, le plus intolérant qui soit au monde, c'est le littérateur, et quand le littérateur porte cotillon et souffre d'une dyspepsie, gastralgie ou hypocondrie, alors, ô mon ami, fuis-le de tes meilleures jambes!

L'autre jour il pleuvait; la pluie, dans le Midi, ça va comme une homélie dans une partie fine. Pour me distraire, Odette a eu l'heureuse idée de soutenir avec moi un assaut littéraire. Non, ce qu'elle est crispante quand elle s'y met, cette femme-là! Et l'observation, et la dissection, et la vivisection; elle me mitraillait sans merci de tous ces termes prétentieux. J'en étais — et j'en suis encore littéralement — je ferais mieux de dire *littéralement* abruti! Ah! non, je ne la vole pas, celle-là! Elle ne m'avait jamais montré ses bas bleus, et maintenant que je les ai vus, la la, quelle vilaine chose!

Elle est vraiment difficile à vivre. Je remarque que nous avons des habitudes diamétralement opposées. Je me couche à 9 heures. — Que diable faire le soir quand on est un garçon rangé? — Et le matin je suis sur pied

à 5 heures pour saluer l'aurore (pas celle de Bouguereau!) et travailler avec mon collaborateur le jour; pas moyen de rien faire sans ce bonhomme-là! Odette, elle, à 9 heures, allume sa lampe — une lampe qu'elle emporte dans sa valise. — Traîner sa lampe et sa chauffeuse en voyage, est-ce assez ridicule! Cela sent la vieille miss à plein nez! — et se met à écrire. Cric, cric, cric, oh! le grincement régulier de la plume sur le papier!... On parle de nos scies d'atelier; je n'en connais pas de semblable à celle-là, foi de rapin! Elle écrit ainsi jusqu'à 2 heures du matin, car dit-elle « l'inspiration la visite ». Elle n'a pas d'usage, l'inspiration, est-ce qu'on fait des visites à cette heure-là! — Et le lendemain, elle se plaint que je la réveille et ne se décide à se lever que vers 10 heures ou plus souvent, 11 heures.

Elle s'use avec cette hygiène-là! Je le lui ai dit nombre de fois, mais faire entendre raison à une femme!... Mon vieux, quand tu en auras trouvé le moyen, indique-le-moi par télégramme.

Georges B. à Paul S.

Nice, 5 décembre.

C'est une huitre, mon cher, une huitre! Elle trouve mes tableaux laids! et sais-tu pourquoi? Parce que le sujet n'est pas « joli » et que la peinture n'est pas « lisse ». Ce que j'avais envie de lui administrer une paire de gifles!! ... Mon cher, incline-toi, je suis un grand saint, je ne l'ai pas fait.

Georges B. à Paul S.

Grimaldi, 7 décembre.

Hip, hip, hurrah! Devine ce qui m'est advenu? Le gros lot, une médaille, une commande? Nenni, elle m'a planté là! Voici comment la chose s'est produite. Nous avons quitté Nice hier matin. Dame! moi j'en avais assez des « silhouettes cosmopolites » comme elle appelle tous les types assommants dont elle avait fait sa société; je sentais le besoin de voir de la vraie nature. Nous descendons à Grimaldi. Dans la gare, elle s'arrête, flanquée de son éternelle valise contenant la lampe, l'encrier et les manuscrits, qui ne la quitte pas plus que son ombre et me demande :

« — Tu as l'intention de rester ici?

« — Dame! pourquoi crois-tu que j'y sois venu?

« — Alors, bonsoir! moi, je retourne à Paris par le prochain train.

« — Bon voyage! »

Nous nous sommes donnés une cordiale poignée de main, et une demi-heure après, elle filait... c'est-à-dire que le train filait en l'emportant.

À la portière, elle s'est crue obligée d'agiter son mouchoir — elle est bourgeoise au fond! Moi, sur le quai, j'ai dansé une gigue. Vive la liberté!

Je ne suis pas mauvais diable, mais vrai, j'en avais assez de sa littérrrrrature! Je n'aurais jamais osé la jeter à la porte — on a quelquefois des préjugés — mais puisque c'est elle qui s'en va!

Bon voyage!

Odette à M^{me} V.

Chère amie, je suis à Paris depuis deux jours. Georges est sur la côte méditerranéenne, en Italie, je ne sais où! Il m'a forcée à quitter Nice, une ville délicieuse, avec du mouvement, de beaux équipages et un casino magnifique. Il prétendait que c'était moderne, banal, arrangé, que ça l'horripilait, et il m'a conduite dans un endroit plus perdu encore que Lavalette, un bourg, ma chère, un vrai bourg, avec une douzaine de sales cabanes et voilà tout. S'il veut se faire ermite et se retirer dans le désert, grand bien lui fasse, mais je ne l'y suivrai pas! Aussi je l'ai laissé à Grimaldi et m'en suis retournée chez moi. Quelle douceur d'être seule

et tranquille! Ah! ma chère, je suis bien guérie des voyages, surtout avec lui! Nous ne nous entendions pas du tout. C'est un imbécile en littérature, et je suis persuadée qu'il ne me trouve pas bon goût en peinture.

Et il y a des gens qui prétendent que tous les arts sont frères... frères ennemis alors!

Tony d'ULMÉS.

LACHETÉS

SONNET

A Sully-Prudhomme.

Vous ne consolez pas des vierges liliales,
Et mieux qu'elles, hélas, amantes sans vertu,
Vous savez, prodiguant les caresses brutales,
Nous enchaîner à vous quand le remords s'est tu.

Pourtant, rassasiés des voluptés banales,
Pleurant l'amour défunt et l'idéal perdu,
Sur le tiède velours de vos deux lèvres pâles
Nous prolongeons parfois un baiser éperdu.

Ah! l'infini n'est point au fond de vos prunelles!
Cruels sont les baisers de vos lèvres charnelles!
Ah! nous voulons vous fuir et gagner le soleil...

Mais nous sommes trop las pour remonter la nue:
Et, sentant près de nous votre poitrine nue,
Nous y pâmons nos fronts d'ivresse et de sommeil...

Jules TROCCON.

CEUX QUI RESTENT

NOUVELLE

De nos jours, la population du littoral fournit les neuf dixièmes de nos matelots.

Il n'en fut pas de même sous la Convention.

On organisait partout des levées d'hommes pour la guerre sur terre et sur mer, et si l'on improvisait des généraux, il fallait aussi improviser des officiers de marine, car nos officiers qui avaient vaincu les Anglais en Amérique avaient émigré.

De tous les points du territoire, la marine recevait donc ses hommes.

En ce temps-là un jeune capitaine à l'armée des côtes de Brest, fut autorisé à entrer dans la marine comme simple matelot. Il avait fait au collège de Senlis d'excellentes études d'astronomie et de mathématiques dans l'espoir, caressé avec plaisir, de se faire marin; mais son père, cultivateur pacifique de Survilliers, qui connaissait un peu les étoiles, comme tous les paysans, ne savait rien de la mer, qu'il n'avait jamais vue et qui l'effrayait; son père, disons-nous, entra dans une colère blanche suivie d'angoisses lorsque René Varlot lui manifesta le désir d'entrer dans notre marine. René Varlot était un bon fils, il n'en parla plus et promit même de ne servir que dans l'armée.

René fut dégagé de sa tendre promesse le jour où il apprit au régiment la mort de son père. C'est alors qu'il se fit matelot, ainsi que nous l'avons dit. Grâce à ses connaissances acquises, à ses aptitudes, à son goût pour la discipline de fer et grâce à la précipitation des événements en ces terribles années 1792, 1793, 1794, il parvint très vite au grade de lieutenant de frégate.

Plus fier alors de son grade de marine qu'il ne l'avait été de ses épauettes de capitaine dans l'armée de terre, il fut aiguillonné par le dessein d'aller se faire voir dans son village, à ses parents, à ses amis, et surtout à sa fiancée.

Il avait, en effet, laissé là-bas, à l'ombre du clocher de Survilliers, dans une coquette maison entourée de jeunes arbres, une amie d'enfance, une jolie jeune fille à qui il s'était fiancé, et qui lui avait dit, comme témoignage d'amour, qu'elle ne voudrait pas mourir sans porter le nom de son ami bien-aimé.

Ce désir, avivé par le pressentiment fatal et douloureux, de la mort si fréquent dans les

âmes de ceux qui vivaient à cette époque troublée, l'amena à solliciter un congé.

Le refuser à un si brillant sujet eût été une injustice. On lui accorda trois mois. Il partit aussitôt.

De diligences en diligences il se rendit, sans s'arrêter, de Brest à Paris et de Paris à Survilliers, où il arriva brisé, exténué, plus fatigué que s'il fût venu à pied.

Quel accueil touchant le village fit au bel officier; avec quel écarquillement d'yeux tout le monde admira son uniforme, le premier qu'on ait vu dans Survilliers; quel accueil, quel accueil, et aussi que de larmes pour René. Son père n'était plus là pour l'embrasser; comme ce père eût pardonné devant les épauettes? Sans prendre le moindre repos, il se fit conduire sur sa tombe et là il pleura comme un enfant qu'il était encore.

Sa fiancée, qui l'attendait discrètement à quelques pas, pleura, elle aussi; puis tous deux, dans ce lieu sacré, firent à voix basse le doux et solennel serment de s'appartenir, toujours!

Le mariage eut lieu le 2 thermidor de l'an I, autrement dit le 20 juillet 1793.

Les premières semaines de cette union si pure, si patriarcale, s'écoulèrent en visites, en joyeuses fêtes, et surtout, ce qui était plus précieux pour un amoureux, en promenades solitaires, le soir, dans la campagne, lorsque le soleil, s'abaissant, dore les champs de ses derniers rayons; promenades qui se prolongeaient assez avant dans la nuit, quand, à la mélancolie du soleil couchant succédait la poétique clarté de la lune.

Leur bonheur, ainsi, était absolu et le monde finissait à leur porte close.

Mais la France était à feu et à sang; les armées étrangères crevaient nos frontières, pendant qu'à l'intérieur on s'égorgeait entre Français pour des raisons politiques. Si l'on eût prêté l'oreille on eût entendu sonner la charge sur tous les points de l'horizon.

La Convention, ce lion aux cinq cents têtes, domptait tout, la guillotine calmait l'intérieur, et à l'extérieur la Convention lançait sur l'étranger ses petits soldats à la culotte rayée.

René fut rappelé. Assez de poésie, assez de tendresse, assez de bonheur. Il s'arracha à sa douce vie comme quelqu'un qui s'ampute lui-même. Il partit.

Alors commença entre lui et sa chère femme la correspondance la plus émue: ses lettres à elles étaient longues, celles de l'officier étaient brèves: un baiser, une fleur cueillie sur l'apre végétation des rochers et c'était tout ce qu'un service acharné lui permettait.

La flotte allait appareiller, lorsqu'il apprit la naissance de son enfant. «... On l'appellera René, lui écrivait la jeune mère, il me faut au moins un René auprès de moi; si tu le voyais dans son berceau, quel adorable petit ange, il aura tes beaux yeux, si bons... ».

Avant de se rendre à son bord, à bord du célèbre vaisseau commandé par Renaudin, l'officier écrivit ceci à la hâte, daté du 2 prairial de l'an II, onze jours avant le combat du 13 prairial:

« Chérie, tu me combles de bonheur et d'amertume en m'apprenant la naissance de notre petit trésor. Embrasse-le, soigne-le, soigne-toi. Je m'embarque dans une heure. Notre pays est, tu le sais, menacé de la famine; de grands voiliers chargés de farine nous reviennent d'Amérique, mais les croiseurs anglais les épient pour avertir leur flotte et empêcher le blé d'entrer dans notre port; un combat terrible est imminent, notre escadre est prête, mon bateau le *Vengeur* est résolu; j'en reviendrai, ne sois pas inquiète, que mon silence ne t'effraie pas, les blés entreront; au revoir, bien-aimée, je t'embrasse, je vous embrasse, êtes chéris. »

L'histoire a raconté le reste; les blés sont entrés en France, mais nos héroïques vaisseaux ont été vaincus. Le *Vengeur*, troué de boulets, s'est englouti avec son équipage qui n'avait pas voulu se rendre, et qui est mort en chantant la *Marseillaise*.

La Convention, difficile à émouvoir, blasée sur les actes de ses héros, a pourtant ordonné spontanément qu'un modèle du *Vengeur* fut déposé au Panthéon.

Quelques années plus tard, à Brest, une pauvre folle, tenant un enfant par la main longeait le bord de la mer, puis s'asseyait sur la grève et interrogeait l'horizon. Elle disait alors à l'enfant:

— René va revenir, il rapportera du pain pour son fils et pour sa petite femme.

Jean ALESSON.

COUP DE SOLEIL

MONOLOGUE

Un coup de soleil, cela se porte quelquefois sur le nez, et l'on a l'air d'un ivrogne, d'autrefois, c'est sur les joues, alors on ressemble à une paysanne... moi, c'est sur le cœur... heureusement que ça ne paraît pas!

Nous sommes en hiver, l'hiver triste, maussade, lugubre dans ce Douai noir et sombre; je m'ennuie! j'en ai le spleen!!... je... je ne sais pas si vous avez remarqué ça? Il y a un certain spleen qu'on attrape vers les vingt ans... vos parents vous bourrent de quinquina, ça n'y fait ni chaud ni froid; il n'y a qu'un remède radical: un mari....

Donc, j'ai vingt ans, le spleen et une cousine qui habite Tarascon. Ma cousine est fille, femme, sœur de militaire et est une mère pour le régiment tout entier.

Elle sait que j'ai une dot; pas bête ma cousine, elle écrit à maman, oh civilisation! oh vapeur! dix-huit heures de wagon, et zou! nous voilà débarquant à Tarascon, une petite ville gaie où tout le monde vit dans la rue et va et vient et cause, pécaire par ci! bondiou par là! Et l'on voit de beaux tas de tomates rouges, d'oranges dorées, de grappes de raisin conservé frais, des chapelets d'ail et de piments, tout cela sous un ciel de turquoise avec un grand soleil brillant, je suis tout de suite à moitié grise de soleil et de lumière...

Et puis on me présente un lieutenant tout étincelant, lui aussi, dans son bel uniforme, avec un teint bruni, des yeux vifs, une délicieuse petite moustache et un drôle d'accent, et ce coquinasse de soleil qui brille... brille... Le soleil, le lieutenant, le vin de muscat... bref je suis tout à fait emballée, la vie m'apparaît en or, seulement c'est de l'or du midi, du clinquant qui brille au soleil, puis quand on l'expose à l'humidité, ça noircit... c'est ce qui m'est arrivé....

Je rentre à Lille, mon lieutenant vient m'y rejoindre pour me faire sa cour.... Ses petits yeux noirs, sa vivacité, son accent, tout ça s'encadrerait dans le décor de là-bas, un beau décor bleu et or... il m'était apparu comme un prince Charmant au milieu d'une féerie... et, puis sous notre ciel gris, très gris semblable à la vie ici-bas, il paraissait jaune comme un coing, sa vivacité lui donnait l'air d'un écureuil en cage, il ne me plaisait plus du tout, mon beau lieutenant, et... voyez-vous j'avais cru ressentir le coup de foudre, après tout ce n'était qu'un coup de soleil!

René TREMADEUR.

CONCOURS LITTÉRAIRE

Du 1^{er} Août au 1^{er} Novembre 1893, le *Sylphe* ouvre à tous les littérateurs son onzième concours, poésie et prose. De nombreuses récompenses: Prix du ministre, médailles, tableaux, volumes et diplômes seront décernés.

Pour le programme détaillé et les conditions, s'adresser à M. A. Michel, secrétaire, place des Augustins, à Voiron (Isère).

NOTA. — Un numéro spécimen du *Sylphe* est adressé gratuitement sur demande.

OUBLI

J'ai rimé pour toi dans le temps
Bien des chansons, petite folle ;
Toi, tu riais, trouvant très drôle
D'être aimée et d'avoir vingt ans.

Je chantais en strophes exquises,
Où passaient des parfums d'avril,
Les caresses au goût subtil
Qu'à tes lèvres j'avais surprises.

En des couplets extasiés
Je chantais tes grâces pareilles
Aux fleurs blanches de mes corbeilles,
Aux fleurs roses de mes rosiers.

Mais les romances langoureuses
Que pour tes yeux je façonnais
Se perdent avec mes sonnets
Sertis pour d'autres amoureuses.

Fernand-de ROCHER.

CAVEAU LYONNAIS

CINQUIÈME CONCOURS DE CHANSONS INÉDITES

— Année 1893 —

PROGRAMME

Le *Caveau lyonnais* ouvre un concours public de chansons inédites.

Ce concours, auquel les membres du *Caveau* ne pourront prendre part, aura lieu dans les conditions suivantes :

1° Chaque chanson ne devra comprendre au plus que huit couplets.

2° Les concurrents adresseront leur pièce, sous pli cacheté et affranchi, au Président du *Caveau lyonnais*, M. CAMILLE ROY, 74, cours de la Liberté à Lyon, avant le 30 septembre prochain. Les pièces envoyées après cette date ne seront plus admises.

Chaque pli, afin de pouvoir être remis intact au jury, devra porter à l'extérieur cette mention : « Concours du *Caveau lyonnais*. »

3° Un second pli cacheté, renfermé dans le premier, devra porter comme suscription et titre de la chanson et contenir intérieurement le nom et l'adresse de l'auteur. TOUTE CHANSON SIGNÉE SERA EXCLUE DU CONCOURS.

Le concurrent qui enverra plusieurs pièces ne sera pas admis à concourir.

Les chansons, primées ou non, restent toujours la propriété des auteurs.

Les manuscrits ne seront pas rendus.

Le jury est composé de sept membres, désignés parmi les membres titulaires du *Caveau lyonnais*.

Le manuscrit classé premier recevra en prix : Une coupe en vermeil, prix du *Caveau*. (Les auteurs ayant obtenu le 1^{er} prix dans l'un des concours précédents sont hors concours).

Il sera attribué au manuscrit classé deuxième : un tableau de M. HORACE FONVILLE (don de M. Fonville).

Cinq mentions honorables, avec inscription aux procès-verbaux de la Société, seront décernées aux auteurs des manuscrits classés avec les numéros 3, 4, 5, 6 et 7.

La proclamation du nom des lauréats et la distribution des récompenses auront lieu dans une fête spéciale, à laquelle les intéressés seront invités en temps voulu.

Un grand nombre de refroidissements et de malaises se guériraient rapidement en se soignant à temps. Il suffit dans la plupart des cas, de prendre le matin ou le soir une demi-cuillerée à café de **Tisane Dussolin**.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La séance a été des plus calmes et les rares transactions n'ont amené aucun changement dans la tenue des cours. Les dispositions du marché restent excellentes sur nos rentes, sauf cependant sur le 4 1/2 dont la baisse est motivée par l'appréhension de la conversion.

Le 3 % cote 99 05 au lieu de 99 15, précédente clôture, l'amortissable n'a pas été coté. Le 4 1/2 recule de 104 87 à 104 62.

Pas d'affaire sur les sociétés de Crédit dont la plupart n'inscrivent aucun cours à la cote ; le Crédit Foncier, la Société générale et le Comptoir National sont dans ce cas. Le Crédit Lyonnais recule de 775 à 766 25. Le Suez a baissé de 13 75 à 2,656 25.

Parmi les fonds étrangers : l'Italien à 86 12 au lieu de 86 20 et l'Extérieure à 62 3/4 au lieu de 62 7/8 continuent à baisser. Le Hongrois à 94 1/4. Le Portugais à 20 7/8 et le Turc à 22 02 n'ont pas varié.

Les fonds russes sont plus fermes notamment l'Orient qui passe de 67 05 à 67 45.

Le Rio a encore baissé de 7 50 à 338.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

Chroniques : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : Genève charitable, par G. Lenôtre. — Théâtres, par H. Lemaire. — Salles de garde des hôpitaux de Paris : Saint-Antoine et Necker, par Guy Tomel. — Courrier de l'Exposition de Chicago, par F. Mayer. — Monde scientifique, par H. Coupin. — Les événements de Siam, par un Laotien.

Explication des gravures, échecs, rébus, bibliographie, revue comique, science amusante etc., etc.

En supplément : Ce qu'Elle voulait, roman par Pierre Maël, illustrations de Marold.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac, de rhumatismes et de hernies, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale et Coloniale

EN 1894

Sommaire du n° 26. — 10 août 1893.

Chronique hebdomadaire. — Le conseil supérieur et les consuls de France à l'étranger. — La propagande : Circulaire du groupe X. — La Tunisie à l'Exposition de Lyon. — La Tunisie à l'Exposition de 1889. — Rectification. — La monographie de la soie. — Etat des travaux de l'Exposition. — Petites nouvelles de l'Exposition. — Bulletin financier.

Gravures : Le Palais de la Tunisie. — Vues des travaux du Palais principal.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France.....	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

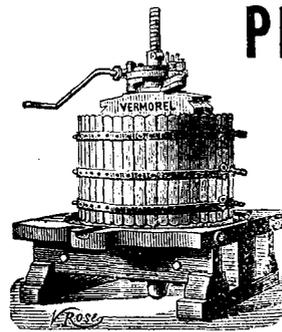
Administration, Rédaction et Vente en gros

14, rue Comfort, LYON

V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

355 premiers Prix et Médailles



PRESOIRS

perfectionnés

FOULOIRS

A VENDANGES

Fabrique de

Cuves et Foudres

A LAMBICS

CHARRUES VIGNERONNES, POMPES A VIN

Demander les Tarifs

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition).....	3 ^{fr} »
Les Tendresses (2 ^e édition).....	4 »
Poèmes (2 ^e édition).....	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition).....	4 »
Le Siècle Fort.....	0 50
Sonnets (2 ^e édition).....	1 »
Devant la mer grande.....	2 »

PROSE

Contes sans prétention.....	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition).....	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps).....	10 »
(3 ^e édition).....	6 »
Les Pensées d'une Femme.....	0 50
Un Prince Ecrivain.....	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.



Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre : l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin;

le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibilieux connu est la Tisane Dussolin.

C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la Tisane Dussolin

produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix : 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée : une amazone à cheval. La Tisane Dussolin se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.

Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.

Dépôt à Lyon : Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

SE TROUVE PARTOUT

TÉ

DES

MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :

Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes 8' »	125 grammes 2' 50
25 — 4 50	50 — 1 »

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

FAITES VOUS-MEMES
PRÊT A BOIRE
à la minute et sans filtration
un litre de vrai

VIN DE QUINA
avec un flacon de
1.25

QUINA-ABRIC

1.25

EXIGER la Signature de l'inventeur
H. ABRIC. — Se méfier
des imitations vendues sous le nom
de Quina fluide ou Extrait de Quina

FABRIQUE A LYON :
Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville
Dépôt dans toutes les Pharmacies

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCOURS SALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Mssageries, 8

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle
CH. FAY, Inventeur
9, Rue la Paix, PARIS
et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs
(Exiger la Marque CH. FAY.)

MARQUE DÉPOSÉE

ST-PERAY-MOUSSEUX

Blanc et Rose

CHARLES JOURDAN & C^{IE}

St-PERAY et VALENCE

Vins fins et ordinaires

DEMANDER ÉCHANTILLONS

ET PRIX COURANTS

Libellé des **ANNONCES-RECLAMES**

Rédaction en prose ou en vers

modifiée chaque jour.

S'adresser : Société des Annonces,
place de l'Hôtel-de-Ville à Vienne (sère).

LE

GUIDE DE GRENOBLE ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence **FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon**

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

LE **COURRIER**
DES **MODES**
PARISIENNES
12 pages - 15 centimes
plus complet que les journaux à 25 cent.
publie chaque samedi 50 modèles
élégants et pratiques de robes,
manteaux, chapeaux, costumes
d'enfants, ouvrages, etc., avec
explications et patrons découpés.
Feuilletons, Causerie médicale
p^{re} M^{me} le D^r BERTILLON. Etude :
QUE FERONS-NOUS
DE NOS FILLES?
décrivant toutes les professions
et métiers pouvant être exercés
par des femmes. Nombreuses
primes. Chez tous les libraires.
ABONNEMENTS D'ESSAI
Pour 3 mois (156 pages), le journal
simple : 2^{fr} 50. Avec chaque fois une
revue colorée, 3 mois : 5^{fr}. Pour
s'abonner, envoyer mandat-poste ou
timbres aux Éditeurs : IMANS & C^{ie},
31, RUE DE VERNEUIL, PARIS



"NICE ROSE"

CHARMS AND BEAUTY RESTORER

LAIT AMÉRICAIN SANS RIVAL DONNE AU TEINT UN ÉCLAT D'ÉTERNELLE JEUNESSE
Veloutine, Savon exquis, Extrait pour Mouchoir, à base de "NICE ROSE"

CHEZ TOUS LES PARFUMEURS :

Flacon de lait pour essai, 1 franc 50 ; franco contre 1 franc 60

Adressé à MM. J. BOUVAREL et Vve BERTRAND, agents généraux à Lyon.

V^{te} en gros pour PARIS, 16, rue du Parc-Royal. — DIRECTION à NEW-YORK.

PLUS DE CORS AUX PIEDS



Œils de perdrix, Durillons, Verrues, GUE-RISON INFAILLIBLE et sans douleur à l'aide du

BAUME DAMON

pharmacien, r. Rochechouart, 84, PARIS.
1 fr. le flacon et 1 fr. 25 contre mandat
du timbres-poste. — Dépôt : M. BÉARD,
pharmacien, place des Terreaux, Lyon,
et dans toutes les pharmacies.

LE

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale & Coloniale en 1894

Journal officiel de l'Exposition

Il contient tous les renseignements pouvant intéresser les Visiteurs et les Exposants.

Journal Illustré : Huit pages.

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET VENTE EN GROS

LYON -- 14, rue Confort, 14 -- LYON

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE.....	4 fr.	8 fr.
ÉTRANGER (Union postale).	5 »	9 »

Prix du Numéro : 15 cent.

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SUR DEMANDE AFFRANCHIE

Plus de Névralgies

Plus de Migraines

GUÉRISON
SURE & RADICALE
PAR LES
Dragées DES R.R.PP. Prémontrés
A base de Valérianate de zinc
et des principes actifs du QUINQUINA
DES
MIGRAINES, NÉVRALGIES
Dépôt Général à Lyon
BOISSIER & FOURNIER, Droguistes
Rue de la Poulallerie, 6
Envoi 1^{er} contre 3 fr. en timb. ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

Plus de Migraines

Plus de Névroses